

## ESPAGNOL

### ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

#### VERSION

Séverine Grélois, Elodie Weber

**Coefficient : 3 ; durée : 4 heures**

Cette année, 138 candidats ont choisi la version espagnole, ce qui représente une nouvelle augmentation par rapport aux 125 candidats de l'année dernière, et aux 100 candidats de l'année précédente. La moyenne, sensiblement la même qu'en 2005, s'établit à 8,07, avec des notes s'échelonnant de 0,5 à 16 selon la répartition suivante : 57 candidats ont obtenu la moyenne, dont 12 entre 14 et 16 ; 34 candidats ont obtenu une note honorable comprise entre 8 et 10 ; 23 copies, notées entre 0 et 2, reflètent un niveau inquiétant, très inférieur à celui requis par le concours.

Le texte choisi cette année, tiré d'un roman de Enrique Vila Matas, *Hijos sin hijos*, ne présentait pas de difficultés lexicales majeures. On s'est pourtant étonné de constater que des substantifs ou adjectifs aussi courants que *selva*, *bosque*, *encierro*, *flaco*, *conmovedora* étaient parfois inconnus des candidats, et que le terme *novela*, nécessairement rencontré au cours d'études littéraires d'espagnol, avait pu donner lieu à la traduction par *nouvelle*.

D'autres erreurs ou approximations révèlent un défaut, courant chez les candidats, qui consiste à privilégier une vision partielle, mot à mot du texte, au détriment de sa compréhension globale. Faut-il rappeler que la version est avant tout un exercice de compréhension et que l'exactitude de la traduction du détail tient à une bonne compréhension de l'ensemble du texte. Un plus grand souci du sens global de la phrase ou du paragraphe aurait sans doute évité que *recomendable* soit souvent traduit par *recommandable* plutôt que par *recommandé*, que *visitar mi pueblo natal* donne lieu à *visiter* plutôt qu'à *rendre visite*. Le même défaut, ajouté à celui qui consiste à négliger, lors de la relecture, le naturel et l'élégance du texte français, a été responsable d'une traduction maladroite des premiers mots du texte (*à l'orient de* plutôt qu'*à l'ouest de*) et d'impropriétés commises sur les termes *amante*, traduit par *amante* plutôt que *maîtresse*, ou *seductor (río)*, traduit par *séducteur* plutôt que par *séduisant*. On s'est en revanche félicité de l'effort louable fourni par quelques candidats pour la traduction d'expressions difficiles telles que *en una curva del curso alto del seductor río* ; si quelques rares copies ont allié la justesse à l'élégance en traduisant par *dans une courbe de l'amont du fleuve*, d'autres ont proposé des traductions certes moins élégantes (*dans une courbe de la partie haute du fleuve* ; *dans une courbe, en altitude, du fleuve* ; *dans une courbe, sur les hauteurs, du fleuve*) mais qui avaient le mérite de restituer le sens de l'expression et d'éviter à la fin de la phrase de se transformer en non-sens (*dans une courbe du long cours d'eau du fleuve, du cours soutenu du fleuve, du lit majeur du fleuve* etc.).

La présence d'un grand nombre de toponymes, dans le premier paragraphe du texte, semble avoir dérouté un certain nombre de candidats. Si la plupart de ces termes, faute d'avoir un équivalent français, ne requéraient pas d'être traduits, il est fort regrettable que des khâgneux supposés posséder une vaste culture générale n'aient pas reconnu *le col de Roncevaux*. Il est peut-être plus grave encore que les candidats n'aient pas toujours reconnu dans *navarros* l'adjectif se rapportant à la Navarre, ou que *pirenaicos* ait pu occasionner le barbarisme *pirénaïques*.

La principale difficulté du texte tenait à la longueur de certaines de ses phrases et à l'abondance de tournures syntaxiques et grammaticales sinon complexes du moins délicates lorsqu'il s'agissait de les traduire en français. Si certaines phrases, longues mais de construction simple, ont généralement été bien traduites par les candidats (cas de la dernière phrase du troisième paragraphe, *Y como eso lo tuve claro en todo momento...*), d'autres, comme la dernière du texte, leur ont donné l'occasion d'accumuler maladresses et erreurs plus ou moins graves.

On évoquera sans les détailler un certain nombre de défauts qui, s'ils ne sont généralement pas à l'origine d'une note faible, ont contribué, lorsqu'ils s'accumulaient, à abaisser la note de plusieurs points : hiatus inconvenants (*le Ortanzurieta, le Ori* etc.), règles de ponctuation mal maîtrisées (*je suis né, et j'ai passé les dix premières années ; comme l'amour filial, qu'ils me dispensent*) ou fantaisiste (substitution de parenthèses aux tirets, ajout de parenthèses), maladresses ou erreurs syntaxiques (*et là-bas s'est déroulée la majeure partie de ma vie, là-bas j'ai fondé une famille ; qui n'appartenait qu'à Fermín et moi*, où la préposition *à* n'a pas été, comme il se doit, répétée). Il convenait d'être particulièrement attentif aux structures propres à chaque langue et de ne pas se laisser piéger, à nouveau, par un mot à mot souvent responsable de graves incorrections : *zone identique à quand les Romains la découvrirent ; à cause de ne pas en avoir ; je me souvins de combien nous plaisaient beaucoup les bois* etc. D'autres erreurs graves de syntaxe, inadmissibles dans un concours de ce type, révèlent une maîtrise très insuffisante des règles élémentaires du français : alternance incorrecte des pronoms réfléchis *nous* et *se* (*combien nous nous amusions à s'échapper*), propositions subordonnées de conséquences maltraitées (*me donnait toujours une si grande joie de telle sorte que...*), erreurs de préposition (*cette lune de lumière très aveuglante*).

De nombreux contresens révèlent en revanche que certains candidats ne se sont pas assez familiarisés, par une lecture régulière et assidue – ou tout équivalent hispanique du « petit latin » –, avec la langue espagnole. La structure causale « *por* + infinitif », qui apparaissait par deux fois dans le texte (*supongo que por ser número redondo* et *y que por no tener no había tenido nunca, por ejemplo, ninguna amante*), a occasionné de nombreuses maladresses et contresens : *pour faire un nombre rond* dans le premier cas ; *pour ce qui est de ne pas en avoir, si je n'en avais pas, à tel point que je n'en avais jamais eu, pour ne pas en avoir* dans le second cas. Rappelons que si la préposition causale *por* peut dans certains cas être traduite par *pour* en français avec la même valeur, tel n'était pas le cas dans ce dernier exemple. On s'est étonné de constater qu'un certain nombre de périphrases verbales propres à l'espagnol étaient inconnues des candidats : ainsi la périphrase constituée du semi-auxiliaire *tener* et de l'adjectif participial (*que tenía casi borrada*), traduite par *que je tenais pour effacée, que je pensais effacée*, lorsque ne s'ajoutait pas une erreur d'identification du pronom

personnel sujet (*qui avait quelque chose de presque effacé*) ; de même la périphrase constituée du semi-auxiliaire *ir* et du gérondif (*por muy familiar que se me fue haciendo*), traduite par exemple par *bien qu'elle me fût très familière*, sans que ne soit rendue l'idée de progression lente véhiculée par la périphrase. Les tournures concessives *aunque* et *por muy...que* ont quant à elles souvent été confondues avec des tournures causales : *car lointains* au lieu de *bien que lointains* ; *car elle m'était devenue très familière* au lieu de *aussi familière qu'elle me fût devenue*.

Profitions de cette dernière tournure pour signaler un certain nombre de fautes de grammaires française : fautes de mode (*bien qu'elle m'était devenue, bien qu'elle avait ses compensations* – rappelons que les tournures concessives sont toutes, à l'exception de *tout...que*, suivies du subjonctif en français), fautes d'accord graves (*la faune d'aujourd'hui a peu à envier à celle que les Romains ont vu et non vue*) voire inadmissibles (*bois connu sous le nom de ; nombreux sont ceux qui l'appelle ; la faune a peu à envié à celle...etc.*) et fautes graves de conjugaison (*je me disai ; il fallait que je revois Arive ; sans que j'y retournât*) que l'on ne peut malheureusement mettre sur le compte d'une relecture trop hâtive...

Reste enfin à évoquer les problèmes posés par la traduction des temps. En dehors du premier paragraphe écrit au présent de l'indicatif, l'ensemble du texte était au passé-simple. S'il était tout à fait possible de maintenir ce temps dans la traduction française, certains candidats ont toutefois opté pour le passé-composé, possible également et sans doute plus naturel ici. En revanche, le passage de l'un à l'autre a été sanctionné lorsqu'il n'était pas justifié, par exemple au sein d'un même phrase (*je cherchai une excuse et, laissant toute la famille...je me suis envolé pour Barcelone...*).

Ont bien sûr également été sanctionnées les traductions incongrues du passé-simple par le plus-que parfait (*cet été, j'avais été victime de la première crise... ; je m'étais rendu compte que j'étais devenu vieux...*) mais aussi, inversement, les traductions par le passé-simple là où la logique temporelle de la phrase requérait un plus-que-parfait, comme dans la dernière phrase du troisième paragraphe (*je me dirigeai directement vers la forêt de Navarre, vers la terre qui m'avait vu naître...*).

Il serait injuste de conclure ce rapport sans signaler le plaisir qu'à eu le jury à lire un petit nombre de copies qui ont franchi avec brio la plupart de ces écueils, manifestant, de la part de leur auteur, une réelle maîtrise des deux langues, une grande élégance dans l'écriture du français et parfois un réel talent de traducteur.

